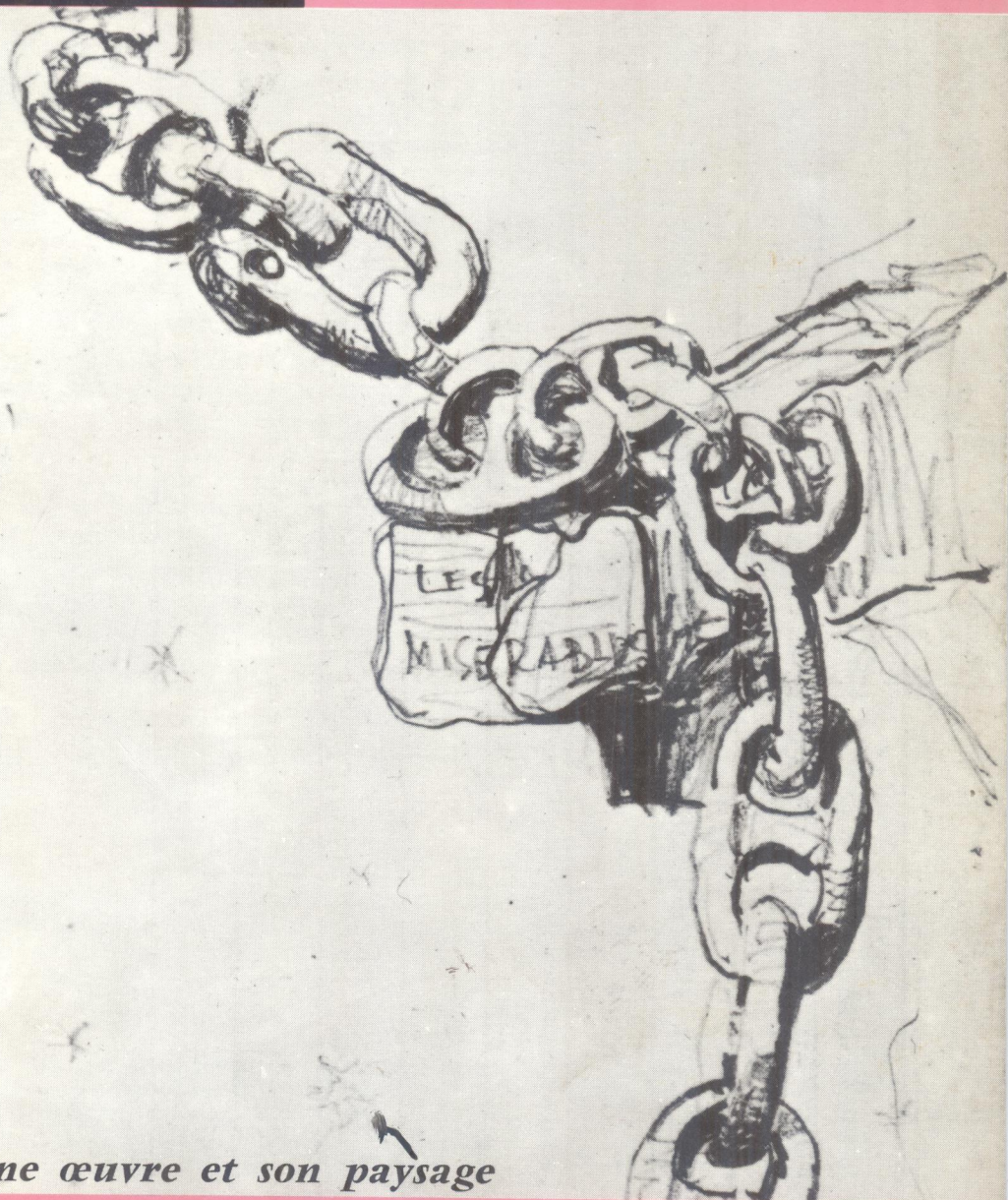


S **B**
T

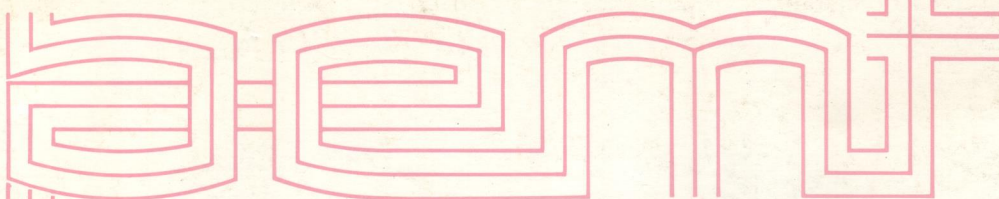
*bibliothèque de travail
supplément bimensuel
n° 331 au n° 754 du
15 novembre 1972*



Une œuvre et son paysage

Victor HUGO

*LES MISÉRABLES
"Paris et l'insurrection"*












Pédagogie Freinet

RÉDACTION BP 251 06406-CANNES Tél. (93) 39.47.42

ABONNEMENTS BP 251 06406-CANNES Tél. (93) 39.47.66

CCP : ICEM-Abonnements - Marseille 1145.30

TARIF DES ABONNEMENTS 1972-1973

	Revue	France F	Etranger FF
	BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL et SBT 10-16 ans - 20 n ^{os} + 20 n ^{os}	71	89
	BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL - seule 20 n ^{os}	46	55
	BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL JUNIOR 6-12 ans - 15 n ^{os}	32	40
	BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL 2 ^d DEGRE à partir de 14 ans - 10 n ^{os}	28	33
	DOCUMENTS SONORES DE LA BT tous niveaux - 4 disques	21	22
	L'EDUCATEUR et supplément revue pédagogique 20 n ^{os}	38	51
	ART ENFANTIN ET CREATIONS et suppl. 5 n ^{os} + suppléments	39	44
	ART ENFANTIN ET CREATIONS seul 5 n ^{os}	27	30
	BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL SONORE 1 disque + 12 diapos + 1 livret (1 ^{er} et 2 ^d degré) 4 n ^{os}	69	72

Vente des numéros encore disponibles :

CEL BP 282 06 403 Cannes tél. (93) 39.47.66

Tous les abonnements partent du 15 Septembre. Les personnes qui s'abonnent en cours d'année reçoivent tous les numéros parus depuis la rentrée scolaire.

En cas de hausses sur les prix du papier et de l'impression en cours d'année, il ne sera expédié que le nombre de numéros correspondant réellement au montant de l'abonnement.

SOMMAIRE

de la BT du 15 novembre 1972 - N° 754

1

La bourrine, maison du Marais breton en Vendée

par Jean FLORENCE

COLLABORATEURS :

Les classes de MM. BOUVIER, BOST, LAMBOLEY
et OS VAN LUONG.

28

Enquête sur les champignons

Extrait du journal scolaire CLAIR MATIN, école de
Jules-Ferry, Gagny (Seine-St-Denis)

34

Dans notre courrier

par l'école de Dollot (Yonne)

35

Le Laboratoire d'Analyses et de Recherches peut vous aider

d'après le bulletin d'information n° 86 du Labora-
toire Coopératif d'Analyses et de Recherches.

36

Recherche

par l'école publique Lantignié, Beaujeu (Rhône)

38

ART: Les Ballets Russes de Diaghilev par MEB

40

Une belle histoire

Extrait du journal scolaire LA TERRE EN FLEUR,
CE2 des Lauves I, Aix-en-Provence (B.-du-Rh.).

En supplément à la BT, ce SBT n° 331 :

Victor HUGO : Les Misérables

« Paris et l'insurrection »

Textes recueillis par Henri BEHAR et Charles
MARTIN sur une idée de J.-J. KIHM

COLLABORATEURS :

La commission Techniques Sonores de l'ICEM.

COUVERTURE :

Dessin de Victor Hugo

Photo Simon Guillot - Document B.N.

Photographies :

Simon GUILLOT : p. 2 et 6.

BULLOZ : p. 5, 11, 13, 15, 17, 18, 19, 20-21 et 22.

Publication éditée par le Département Presse de l'Institut Coopératif de l'École Moderne -
Pédagogie Freinet (I.C.E.M.), place Henri Bergia - Cannes (Alpes-Maritimes).

Directeur de la publication : Maurice Beaugrand.

Responsable de la rédaction : Michel-Edouard Bertrand.

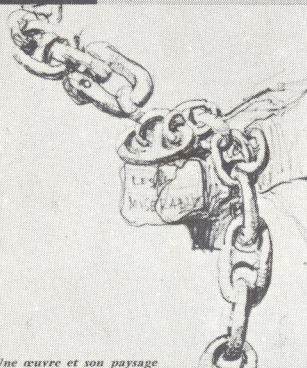
Membres du comité de direction (loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la
jeunesse) : Maurice Beaugrand, Maurice Berteloot, Jean-Paul Blanc, Paul Le Bohec, Paul Delbasty,
Georges Delobbe.

Imprimé en France par la Coopérative de l'Enseignement Laïc (C.E.L.), place Henri Bergia -
Cannes (Alpes-Maritimes).

Dépôt légal : 4^e trimestre - N° d'édition : 434 - N° d'impression : 2 149.

SB
T

bibliothèque de travail
supplément bimensuel
n° 331 au n° 754 du
15 novembre 1972



Une œuvre et son paysage

Victor HUGO

LES MISÉRABLES
« Paris et l'insurrection »



supplément à la bibliothèque de travail

Une œuvre et son paysage

VICTOR HUGO

LES MISÉRABLES

“Paris et l’insurrection”

Textes recueillis par Henri BEHAR et Charles MARTIN sur une idée de Jean-Jacques KIHM

Sur le disque de la BT Sonore n° 10, les textes de Victor HUGO sont dits par Michel BOUQUET

Présentation

La collection B.T.S. « Littérature », publiée sous le titre général *Une œuvre et son paysage*, vous en connaissez maintenant le motif.

Chaque numéro comporte un disque sur lequel les meilleurs comédiens ont enregistré des textes soigneusement choisis, qu’accompagnent douze diapositives.

Dans ce S.B.T. on trouve les textes enregistrés (ici, une version plus large, sans les coupures exigées par le temps modeste d’un 45 tours, les parties enregistrées étant placées entre crochets []), des images et des textes complémentaires.

Les dessins de V. Hugo

Depuis peu, grâce à la sortie de quelques ouvrages (ex. : album de Gaëtan Picon, Roger Cornaille et Georges Herscher) l’œuvre graphique de Victor Hugo est enfin moins méconnue. Elle est considérable, tant par le nombre que la qualité, obsédante par l’expression.

Max Pol Fouchet (*Planète* n° 29)

Les dessins qui illustrent ces textes sont de l’époque de l’exil à « Hauteville House » maison de Saint-Pierre à Guernesey, île anglaise à l’époque. Hugo a toujours dessiné, mais il ne faisait pas de « tableaux », il ne maniait pas la palette. Il n’était pas même peintre du dimanche ou amateur distingué. « Des couleurs, il n’usait pas : le crayon, le fusain, l’encre, le lavis, la sépia, voilà ce dont il se servait, y ajoutant parfois du charbon, de la suie, du jus de café. En bref, il mettait l’art traditionnel au défi. »

Max Pol Fouchet



Navet, l'ami à Gavroche

On comprend pourquoi il était difficile que son œuvre graphique intéresse ses contemporains. Et il s'était essayé à des techniques multiples que nous qualifions de « modernes » actuellement, et de facture encore différente de ces expressions de Gavroche : projection d'encre sur le papier, coulées de gouache ou de lavis, collages, dentelles trempées dans l'encre et appliquées sur le papier, etc. Il sollicite le hasard et y déchiffre des architectures ; son imagination recrée.

Il est tout aussi capable de réaliser des pyrogravures fantastiques sur de grands panneaux pour la maison de Juliette Drouet, à Guernesey.

« J'ai raté ma vocation, disait-il, j'étais né pour être décorateur... »

Fidèle à une constante de la collection B.T. Sonore « Littérature », le choix des « Misérables » pour signifier le Paris de Victor Hugo est tout à fait révélateur des correspondances qui existent entre l'élaboration d'une œuvre et les convictions les plus profondes de son créateur. Par « une œuvre et son paysage » il faut comprendre, dans ce cas précis, le contexte général de l'œuvre — psychologique, social, politique —.

« Les Misérables » sont une *somme*. Non seulement parce que Victor Hugo a « porté » cette œuvre pendant dix-sept ans (il a commencé de l'écrire le 17 novembre 1845 et ne l'acheva que le 19 mai 1862), mais parce qu'il a fait de cette œuvre le prototype même du roman romantique où la *pensée est action*.

Le « Paris de Victor Hugo » sera l'occasion de préciser la notion de romantisme au-delà des biais habituels,

- du style (recherche de la « couleur »),
- de l'émancipation des règles classiques isolant les genres (notamment au théâtre),
- d'un retour à l'homme et à ses passions,
- et d'une recherche du pittoresque des dépaysements.

Dans son « William Shakespeare », en 1864, Victor Hugo écrit : « Romantisme et Socialisme, c'est, on l'a dit avec hostilité mais avec justesse, le même fait. Souvent la haine, en voulant injurier, constate, et, autant qu'il est en elle, consolide. »

Une parenthèse. Ce mot *romantisme* a, comme tous les mots de combat, l'avantage de résumer vivement un groupe d'idées ; il va vite, ce qui plaît dans la mêlée ; mais il a, selon nous, par sa signification militante, l'inconvénient « de paraître borner le mouvement qu'il représente à un fait de guerre. Or ce mouvement est un fait d'intelligence, un fait de civilisation, un fait d'âme... »

« 89 a démolé la Bastille ; 93 a découronné le Louvre. De 89 est sorti la Délivrance, et de 93 la Victoire : les hommes du dix-neuvième siècle sortent de là... Ceci leur impose des devoirs inconnus à leurs devanciers, des devoirs de réformateurs intentionnels et de civilisateurs directs... »

La fonction des penseurs d'aujourd'hui est complexe ; penser ne suffit plus, il faut aimer. Penser et aimer ne suffit plus, il faut agir ; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir... »

« Stimuler, presser, gronder, suggérer, inspirer, c'est cette fonction... qui imprime à la littérature de ce siècle un si haut caractère de puissance et d'originalité. Rester fidèle à toutes les lois de l'art en les combinant avec la loi du progrès, tel est le problème... »

Et Victor Hugo l'a puissamment résolu dans « Les Misérables », où, tout en forgeant le « mythe » de Paris (essentiel dans l'évolution historique de la France depuis Hugues Capet jusqu'au problème actuel de la régionalisation, avec une apogée significative, sous la Révolution, avec l'opposition des Girondins et des Jacobins) il brosse à grands traits un tableau de la vie du temps et de la notion structurante qui l'anime : la foi dans le progrès.

Il faudra attendre Zola pour retrouver cette manière d'engagement où l'acide, comme dans les eaux-fortes, magnifie le trait.

Un autre numéro de la B.T. Sonore « littérature » (le n° 11), est d'ailleurs un « Paris de Zola » qu'il sera intéressant de rapprocher de ce « Paris de Victor Hugo » pour faire éclater l'originalité très particulière de chacun des deux écrivains en analysant les profondes différences qu'il y a entre le regard jeté par l'un et l'autre sur une réalité sociale à bien des égards comparable.



Les textes ont été volontairement choisis en dehors de l'anecdote proprement dite qui a fait, en grande partie, le succès populaire des « Misérables » et dont le cinéma a tiré un parti exclusif. (1)

Les descriptions dans les romans de Victor Hugo sont importantes, non pas seulement parce qu'elles situent admirablement l'action, mais parce qu'elles la font naître : *Tout se passe comme cela se passe parce qu'il ne peut pas en être autrement dans ces conditions-là.*

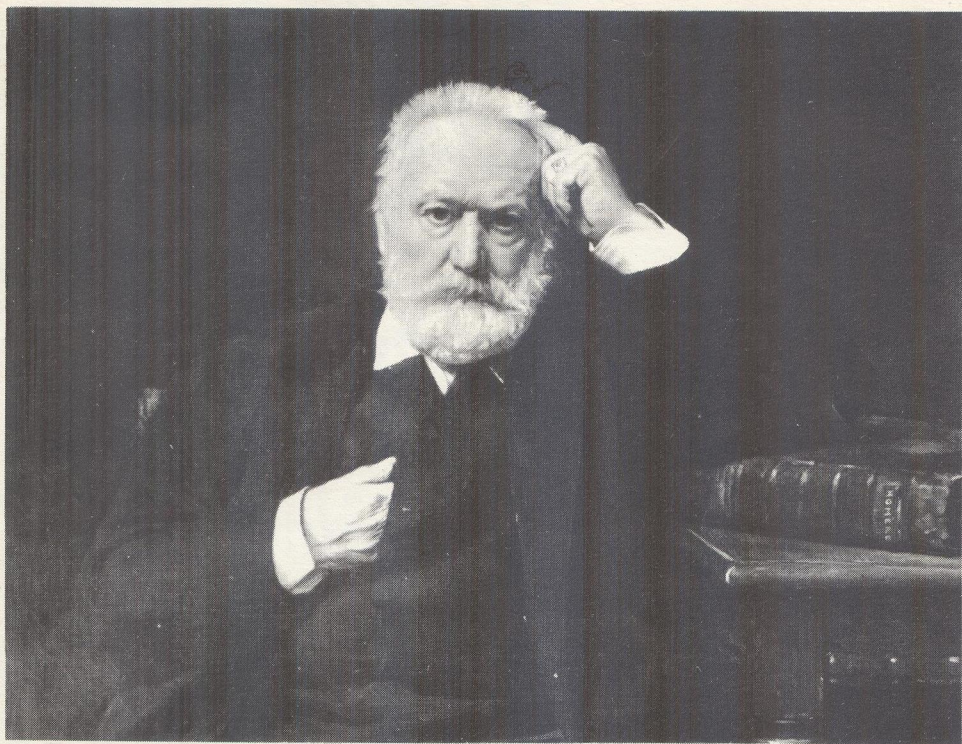
Une autre vertu des descriptions de Victor Hugo c'est que (renouant avec la tradition, très vive en France, de la littérature didactique populaire) elles enseignent toujours quelque chose dans les domaines les plus divers.

« Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. »

Victor HUGO
Hauteville-House 1862

(1) Voir le SBT n° 237-238 : Jean Valjean

N.B. : Les références sont celles de l'intégrale des romans de Victor Hugo (Editions de la Pléiade I, II).



Portrait de Victor HUGO
par BONNAT

Rapide rappel des œuvres de V. Hugo

Il est né à Besançon en 1802 et mort à Paris en 1885.

Jusqu'en 1830, il est le poète bien pensant et monarchiste (*Ode et poésies, Les Orientales, etc.*).

Il s'affirme ensuite le chef du mouvement romantique et produit ses principales pièces de théâtre : *Hernani, Marie Tudor, Lucrèce Borgia, Ruy Blas, etc.*

En 1848, il est républicain et son hostilité à Napoléon III le fit exiler, à Jersey puis à Guernesey (1855).

Juliette Drouet avec qui il est lié depuis 1833, vient rejoindre la famille Hugo.

Jusqu'en 1870, à l'avènement de la III^e république, il y restera et composera une grande partie de son œuvre où seront évoquées les difficultés du peuple : *Les Châtiments, La Légende des siècles, Les Contemplations*, des romans : *Les Misérables* (1862), *Les Travailleurs de la mer, etc.*

Après 1870, il est reconnu comme étant le plus grand écrivain du XIX^e siècle et publie encore romans et poésies : *93, L'art d'être grand-père, etc.*



Gavroche

LE GAMIN DE PARIS

Pleiade, p. 591

vue n°

1

Gavroche — dessin de V. Hugo (Bibliothèque Nationale)

la PLEIADE page 591.

*"Paris a un enfant et la forêt a un oiseau, l'oiseau s'appelle le moineau, l'enfant, s'appelle le gamin...
...le gamin de Paris, c'est le nain de la géante."*

[Paris a un enfant et la forêt a un oiseau ; l'oiseau s'appelle le moineau ; l'enfant s'appelle le gamin...]

... Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête ; il est comme les mouches du ciel qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisère jaune, court, guette, quête, perd le temps, culotte des pipes, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, parle argot, chante des chansons obscènes, et n'a rien de mauvais dans le cœur...

... Le gamin de Paris, c'est le nain de la géante.

vue n°

2

Navet, l'ami de Gavroche — Dessin de V. Hugo (Musée Victor Hugo) Voir p. 2

*"N'exagérons point, ce chérubin du ruisseau a quelquefois une chemise...
...Le gamin de Paris, c'est Rabelais petit..."*

N'exagérons point, ce chérubin de ruisseau a quelquefois une chemise, mais alors il n'en a qu'une ; il a quelquefois des souliers, mais alors ils n'ont point de semelles ; il a quelquefois un logis, et il l'aime, car il y trouve sa mère ; mais il préfère la rue, parce qu'il y trouve la liberté.] Il a ses jeux à lui, ses malices à lui dont la haine des bourgeois fait le fond ; ses métaphores à lui ; être mort, cela s'appelle manger des pissenlits par la racine...

... Quant à des mots, cet enfant en a comme Talleyrand. Il n'est pas moins cynique, mais il est plus honnête. Il est doué d'on ne sait quelle jovialité imprévue ; il ahurit le boutiquier de son fou-rire. Sa gamme va gaillardement de la haute comédie à la farce...

[Donnez à un être l'inutile et ôtez-lui le nécessaire, vous aurez le gamin...]

[... Cet être braille, raille, gouaille, bataille, a des chiffons comme un bambin et des guenilles comme un philosophe, pêche dans l'égout, chasse dans le cloaque, extrait la gaieté de l'immondice, fouaille de sa verve les carrefours, ricane et mord, siffle et chante, acclame et engueule, tempère Alleluia par Mantanturlurette, psalmodie tous les rythmes depuis le De Profundis jusqu'à la Chienlit, trouve sans chercher, sait ce qu'il ignore, est spartiate jusqu'à la filouterie, est fou jusqu'à la sagesse, est lyrique jusqu'à l'ordure, s'accroupirait sur l'Olympe, se vautre dans le fumier et en sort couvert d'étoiles. Le gamin de Paris, c'est Rabelais petit...]

vue n°
3

Gavroche rêveur — dessin de V. Hugo (Musée Victor Hugo)

*“Ce pâle enfant des faubourgs de Paris vit et se développe, se noue et se “dénoue” dans la souffrance, en présence des réalités sociales et des classes humaines, témoin pensif...
...Ce petit grandira.”*



... Ce pâle enfant des faubourgs de Paris vit et se développe, se noue et « se dénoue » dans la souffrance, en présence des réalités sociales et des choses humaines, témoin pensif. Il se croit lui-même insouciant ; il ne l'est pas. Il regarde, prêt à rire ; prêt à autre chose aussi. Qui que vous soyez, qui vous nommez Préjugé, Abus, Ignominie, Oppression, Iniquité, Despotisme, Injustice, Fanatisme, Tyrannie, prenez garde au gamin béant.

Ce petit grandira...]

vue n°
4

Gavroche à 6 ans — dessin de V. Hugo (Musée Victor Hugo)

*“Le gamin aime la ville, il aime aussi la solitude, ayant du sage en lui...
...De là ; dans ces lieux peu attrayants, et marqués à jamais par le passant de l'épithète : tristes, les promenades en apparence sans but du songeur.”*



[... Le gamin aime la ville, il aime aussi la solitude, ayant du sage en lui...

... Errer songeant, c'est-à-dire flâner, est un bon emploi du temps pour le philosophe ; particulièrement dans cette espèce de campagne un peu bâtarde, assez laide mais bizarre et composée de deux natures, qui entoure certaines grandes villes, notamment Paris. Observer la banlieue, c'est observer l'amphibie. Fin des arbres, commencement des toits, fin de l'herbe, commencement du pavé, fin des sillons, commencement des boutiques, fin des ornières, commencement des passions, fin du murmure divin, commencement de la rumeur humaine ; de là un intérêt extraordinaire.

De là, dans ces lieux peu attrayants, et marqués à jamais par le passant de l'épithète : triste, les promenades en apparence sans but, du songeur.]

Celui qui écrit ces lignes a été longtemps rôdeur de barrières à Paris, et c'est pour lui une source de souvenirs profonds. Ce gazon ras, ces sentiers pierreux, cette craie, ces marnes, ces plâtres, ces âpres monotonies des friches et des jachères, les plants de primeurs des maraîchers aperçus tout à coup dans un fond, ce mélange du sauvage et du bourgeois, ces vastes recoins déserts où les tambours de la garnison tiennent bruyamment école et font une sorte de bégaiement de la bataille, ces thébaïdes le jour, coupe-gorge la nuit, le moulin dégingandé qui tourne au vent, les roues d'extraction des carrières, les guinguettes au coin des cimetières, le charme mystérieux des grands murs sombres coupant carrément d'immenses terrains vagues inondés de soleil et pleins de papillons, tout cela l'attirait.

Presque personne sur la terre ne connaît ces lieux singuliers, la Glacière, la Cunette, le hideux mur de Grenelle tigré de balles, le Mont-Parnasse, la Fosse aux Loups, les Aubiers sur la berge de la Marne, Montsouris, la Tombe-Issoire, la Pierre-Plate de Châtillon où il y a une vieille carrière épuisée qui ne sert plus qu'à faire pousser des champignons, et que ferme à fleur de terre une trappe en planches pourries. La campagne de Rome est une idée, la banlieue de Paris en est une autre ; ne voir

dans ce que nous offre un horizon rien que des champs, des maisons ou des arbres, c'est rester à la surface ; tous les aspects des choses sont des pensées de Dieu. Le lieu où la plaine fait sa jonction avec une ville est toujours empreint d'on ne sait quelle mélancolie pénétrante. La nature et l'humanité nous y parlent à la fois. Les originalités locales y apparaissent.



vue n°

5

Gavroche à 11 ans — dessin de V. Hugo (Musée Victor Hugo)

*"Quiconque a erré comme nous dans ces solitudes contiguës à nos faubourgs qu'on pourrait nommer les limbes de Paris...
...Ils y chantent ingénument leur répertoire de chansons malpropres..."*

[Quiconque a erré comme nous dans ces solitudes contiguës à nos faubourgs qu'on pourrait nommer les limbes de Paris, y a entrevu çà et là, à l'endroit le plus abandonné, au moment le plus inattendu, derrière une haie maigre ou dans l'angle d'un mur lugubre, des enfants, groupés tumultueusement, livides, boueux, poudreux, dépenaillés, hérissés, qui jouent à la pigoche couronnés de bleuets. Ce sont tous les petits échappés des familles pauvres. Le boulevard extérieur est leur milieu respirable ; la banlieue leur appartient. Ils y font une éternelle école buissonnière. Ils y chantent ingénument leur répertoire de chansons malpropres. Ils sont là, ou pour mieux dire, ils existent là, loin de tout regard, dans la douce clarté de mai ou de juin, agenouillés autour d'un trou dans la terre, chassant des billes avec le pouce, se disputant des liards, irresponsables, envolés, lâchés, heureux ; et, dès qu'ils vous aperçoivent, ils se souviennent qu'ils ont une industrie, et qu'il leur faut gagner leur vie, et ils vous offrent à vendre un vieux bas de laine plein de hannetons ou une touffe de lilas. Ces rencontres d'enfants étranges sont une des grâces charmantes, et en même temps poignantes des environs de Paris.]

vue n°

6

Gamin ému — dessin de V. Hugo (Bibliothèque Nationale)

"Ils ne sont là, ou pour mieux dire, ils existent là, loin de tout regard, dans la douce clarté de mai ou de juin..."

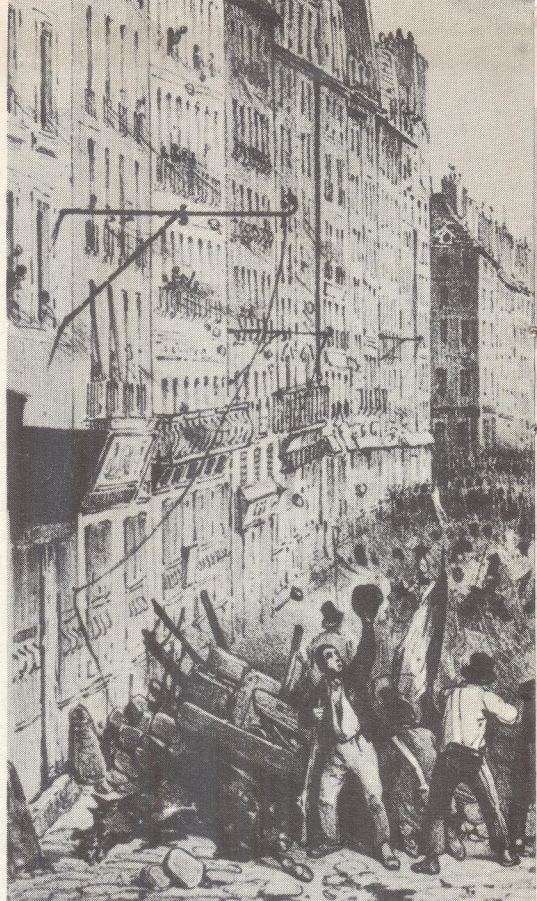
...Ils ne peuvent pas plus sortir de l'atmosphère parisienne que les poissons ne peuvent sortir de l'eau. Pour eux, à deux lieues des barrières, il n'y a plus rien."



Quelquefois, dans ces tas de garçons, il y a des petites filles, — sont-ce leurs sœurs? — presque jeunes filles, maigres, fiévreuses, gantées de hâle, marquées de taches de rousseur, coiffées d'épis de seigle et de coquelicots, gaies, hagardes, pieds nus. On en voit qui mangent des cerises dans les blés. Le soir on les entend rire. Ces groupes chaudement éclairés de la pleine lumière de midi ou entrevus dans le crépuscule, occupent longtemps le songeur, et ces visions se mêlent à son rêve. [Paris, centre, la banlieue, circonférence ; voilà pour ces enfants toute la terre. Jamais ils ne se hasardent au-delà. Ils ne savent pas plus sortir de l'atmosphère parisienne que les poissons ne peuvent sortir de l'eau. Pour eux, à deux lieues des barrières, il n'y a plus rien.] Ivry, Gentilly, Arcueil, Belleville, Auverville, Ménilmontant, Choisy-le-Roi, Billancourt, Meudon, Issy, Vanves, Sèvres, Puteaux, Neuilly, Gennevilliers, Colombes, Romainville, Chatou, Asnières, Bougival, Nanterre, Enghien, Noisy-le-Sec, Nogent, Gournay, Drancy, Gonesse, c'est là que finit l'univers.

LE DÉBUT DE L'ÉMEUTE

Pleiade, p. 1087
Seuil, p. 410



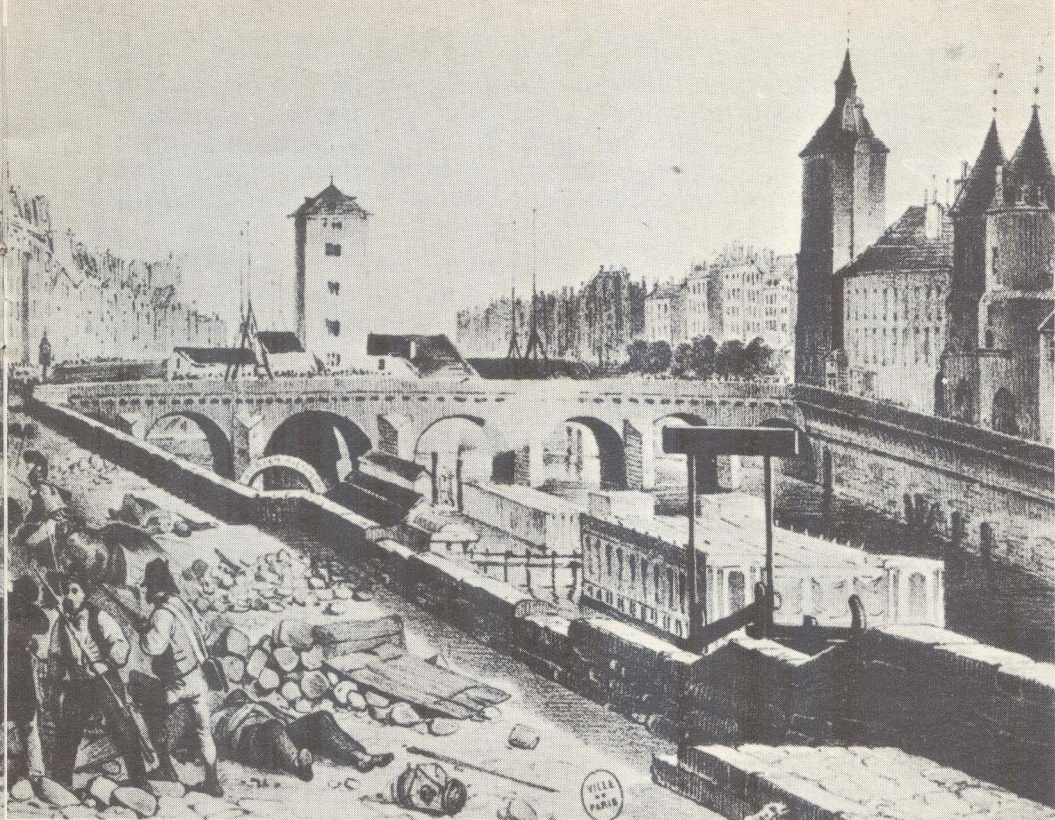
Rien n'est plus extraordinaire que le premier fourmillement d'une émeute. Tout éclate partout à la fois. Était-ce prévu? Oui. Était-ce préparé? Non. D'où cela sort-il? Des pavés. D'où cela tombe-t-il? Des nues. Ici l'insurrection a le caractère d'un complot; là d'une improvisation. Le premier venu s'empare d'un courant de la foule et le mène où il veut. Début plein d'épouvante où se mêle une sorte de gaieté formidable. Ce sont d'abord des clameurs, les magasins se ferment, les étalages des marchands disparaissent; puis des coups de feux isolés; des gens s'enfuient; des coups de crosse heurtent les portes cochères; on entend les servantes rire dans les cours et dire: «il va y avoir du train!»

Un quart d'heure n'était pas écoulé, voici ce qui se passait presque en même temps sur vingt points de Paris différents.

Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, une vingtaine de jeunes gens, à barbes et à cheveux longs, entraient dans un estaminet et en ressortaient un moment après, portant un drapeau tricolore horizontal couvert d'un crêpe et ayant à leur tête trois hommes armés, l'un d'un sabre, l'autre d'un fusil, le troisième d'une pique.

Rue des Nonnains-d'Hyères, un bourgeois bien vêtu, qui avait du ventre, la voix sonore, le crâne chauve, le front élevé, la barbe noire et une de ces moustaches rudes qui ne peuvent se rabattre, offrait publiquement des cartouches aux passants.

Rue Saint-Pierre-Montmartre, des hommes aux bras nus portaient un drapeau noir où on lisait ces mots en lettres blanches: République ou la mort. Rue des Jeûneurs, rue du Cadran, rue Montorgueil, rue Mandar,



apparaissaient des groupes agitant des drapeaux sur lesquels on distinguait des lettres d'or, le mot section avec un numéro. Un de ces drapeaux était rouge et bleu avec un imperceptible entre-deux blanc.

On pillait une fabrique d'armes, boulevard Saint-Martin, et trois boutiques d'armuriers, la première rue Beaubourg, la deuxième rue Michelle-Comte, l'autre rue du Temple. En quelques minutes les mille mains de la foule saisissaient et emportaient deux cent trente fusils, presque tous à deux coups, soixante-quatre sabres, quatre-vingt-trois pistolets. Afin d'armer plus de monde, l'un prenait le fusil, l'autre la baïonnette... Vis-à-vis le quai de la Grève, des jeunes gens armés de mousquets s'installaient chez des femmes pour tirer. L'un d'eux avait un mousquet à rouet. Ils sonnaient, entraient, et se mettaient à faire des cartouches. Une de ces femmes m'a raconté : « Je ne savais pas ce que c'était que des cartouches, c'est mon mari qui me l'a dit. »

Un rassemblement enfonçait une boutique de curiosités rue des Vieilles-Haudriettes et y prenait des yatagans et des armes turques.

Le cadavre d'un maçon tué d'un coup de fusil gisait rue de la Perle.

Et puis, rive droite, rive gauche, sur les quais, sur les boulevards, dans le pays latin, dans le quartier des Halles, des hommes haletants, ouvriers, étudiants, sectionnaires, lisaient des proclamations, criaient : « aux armes ! » brisaient les réverbères, dételaient les voitures, dépavaient les rues, enfonçaient les portes des maisons, déracinaient les arbres, roulaient des tonneaux, entassaient pavés, moellons, meubles, planches, faisaient des barricades.

On forçait les bourgeois d'y aider... On entraît chez les femmes, on leur faisait donner le sabre et le fusil des maris absents, et l'on écrivait avec du blanc d'Espagne sur la porte : « Les armes sont livrées. » Quelques-uns signaient « de leurs noms » des reçus du fusil et du sabre et disaient : « Envoyez-les chercher demain à la mairie. » On désarmait dans les rues les sentinelles isolées et les gardes nationaux allant à leur municipalité.

On arrachait les épaulettes aux officiers. Rue du Cimetière-Saint-Nicolas, un officier de la garde nationale, poursuivi par une troupe armée de bâtons et de fleurets, se réfugia à grand'peine dans une maison d'où il ne put sortir qu'à la nuit et déguisé.

Dans le quartier Saint-Jacques, les étudiants sortaient par essaims de leurs hôtels, et montaient rue Saint-Hyacinthe au café du Progrès ou descendaient au café des Sept-Billards, rue des Mathurins. Là, devant les portes, des jeunes gens debout sur des bornes distribuaient des armes. On pillait le chantier de la rue Transnonain pour faire des barricades. Sur un seul point, les habitants résistaient à l'angle des rues Sainte-Avoye et Simon-le-Franc où ils détruisaient eux-mêmes la barricade. Sur un seul point les insurgés pliaient ; ils abandonnaient une barricade commencée rue du Temple après avoir fait feu sur un détachement de garde nationale, et s'enfuyaient par la rue de la Corderie.

Le détachement ramassa dans la barricade un drapeau rouge, un paquet de cartouches et trois cents balles de pistolet. Les gardes nationaux déchirèrent le drapeau et en remportèrent les lambeaux à la pointe de leurs baïonnettes.

Tout ce que nous racontons ici lentement et successivement se faisait à la fois sur tous les points de la ville au milieu d'un vaste tumulte, comme une foule d'éclairs dans un seul roulement de tonnerre.

En moins d'une heure, vingt-sept barricades sortirent de terre dans le seul quartier des Halles. Au centre était cette fameuse maison n° 50, qui fut la forteresse de Jeanne et de ses cent six compagnons, et qui, flanquée d'un côté par une barricade à Saint-Merry et de l'autre par une barricade à la rue Maubuée, commandait trois rues, la rue des Arcis, la rue Saint-Martin et la rue Aubry-le-Boucher qu'elle prenait de front.

Deux barricades en équerre se repliaient l'une de la rue Montorgueil sur la Grande-Truanderie, l'autre de la rue Geoffroy-Langevin sur la rue Saint-Avoye. Sans compter d'innombrables barricades dans vingt autres quartiers de Paris, au Marais, à la Montagne Sainte-Geneviève ; une rue de Ménilmontant, où l'on voyait une porte cochère arrachée de ses gonds ; une autre près du petit pont de l'Hôtel-Dieu faite avec une écossaise dételée et renversée, à trois cents pas de la préfecture de police.

A la barricade de la rue des Ménétriers, un homme bien mis distribuait de l'argent aux travailleurs. A la barricade de la rue Grenéta, un cavalier parut et remis à celui qui paraissait le chef de la barricade un rouleau qui avait l'air d'un rouleau d'argent : « Voilà, dit-il, pour payer les dépenses,



le vin, et caetera. » Un jeune homme blond, sans cravate, allait d'une barricade à l'autre portant des mots d'ordre. Un autre, le sabre nu, un bonnet de police bleu sur la tête, postait des sentinelles. Dans l'intérieur des barricades, les cabarets et les loges de portiers étaient convertis en corps de garde. Du reste l'émeute se comportait selon la plus savante tactique militaire. Les rues étroites, inégales, sinueuses, pleines d'angles et de tournants, étaient admirablement choisies ; les environs des Halles en particulier, réseau de rues plus embrouillé qu'une forêt. La société des Amis du Peuple avait, disait-on, pris la direction de l'insurrection dans le quartier Sainte-Avoye. Un homme tué rue du Ponceau qu'on fouilla avait sur lui un plan de Paris.

Ce qui avait réellement pris la direction de l'émeute, c'était une sorte d'impétuosité inconnue qui était dans l'air. L'insurrection, brusquement, avait bâti les barricades d'une main et de l'autre saisi presque tous les postes de la garnison. En moins de trois heures, comme une traînée de poudre qui s'allume, les insurgés avaient envahi et occupé, sur la rive droite, l'Arsenal, la mairie de la Place Royale, tout le Marais, la fabrique d'armes Popincourt, la Galiote, le Château-d'Eau, toutes les rues près les Halles ; sur la rive gauche, la caserne des vétérans, Sainte-Pélagie, la place Maubert, la poudrière des Deux-Moulins, toutes les barrières. A cinq heures du soir, ils étaient maîtres de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs-Manteaux ; leurs éclaireurs touchaient la place des Victoires, et menaçaient la Banque, la caserne des Petits-Pères, l'Hôtel des Postes. Le tiers de Paris était à l'émeute.

LE CADRE

Pleiade, p. 418 - Seuil, p. 1108

Les Parisiens qui, aujourd'hui, en entrant dans la rue Rambuteau du côté des Halles, remarquent à leur droite, vis-à-vis de la rue Mondétour, une boutique de vannier ayant pour enseigne un panier qui a la forme de l'empereur Napoléon le Grand... ne se doutent guère des scènes terribles que ce même emplacement a vues, il y a à peine trente ans. C'est là qu'étaient la rue de la Chanvrerie, que les anciens titres écrivent Chanverrierie, et le cabaret célèbre appelé Corinthe.

On se rappelle tout ce qui a été dit sur la barricade élevée en cet endroit et éclipsée d'ailleurs par la barricade Saint-Merry. C'est sur cette fameuse barricade de la rue de la Chanvrerie, aujourd'hui tombée dans une nuit profonde, que nous allons jeter un peu de lumière... Les personnes qui voudront se représenter, d'une manière assez exacte, les pâtés de maisons qui se dressaient à cette époque, près la pointe Sainte-Eustache, à l'angle nord-est des Halles de Paris, où est aujourd'hui l'embouchure de la rue Rambuteau, n'ont qu'à se figurer, touchant la rue Saint-Denis par le sommet et par la base des Halles, un N dont les deux jambages verticaux seraient la rue de la Grande-Truanderie et la rue de la Chanvrerie et dont la rue de la Petite-Truanderie ferait le jambage transversal.

La vieille rue Mondétour coupait les trois jambages selon les angles les plus tortus. Si bien que l'enchevêtrement dédaléen de ces quatre rues suffisait pour faire, sur un espace de cent toises carrées, entre les Halles et la rue Saint-Denis d'une part, entre la rue du Cygne et la rue des Prêcheurs d'autre part, sept îlots de maisons, bizarrement taillés, de grandeurs diverses, posés de travers et comme au hasard et séparés à peine, ainsi que les blocs de pierre dans le chantier, par des fentes étroites.

Nous disons fentes étroites, et nous ne pouvons pas donner une plus juste idée de ces ruelles obscures, resserrées, anguleuses, bordées de masures à huit étages. Ces masures étaient si décrépites que, dans les rues de la Chanvrerie et de la Petite-Truanderie, les façades s'étaient de poutres allant d'une maison à l'autre. La rue était étroite, et le ruisseau large, le passant y cheminait sur le pavé toujours mouillé, cotôyant des boutiques pareilles à des caves, de grosses bornes cerclées de fer, des tas d'ordures excessifs, des portes d'allées armées d'énormes grilles séculaires. La rue Rambuteau a dévasté tout cela.



LA BARRICADE

Pleiade, p. 1234

vue n°
7

Défense de la barricade — Voir BT Sonore n° 10

*Dans le chaos de sentiments et de passions qui défendent une barricade, il y a de tout : il y a de la bravoure, de la jeunesse...
...En voilà encore un qui ne nous fera plus de mal. Il fut sabré.*

[Dans le chaos de sentiments et de passions qui défendent une barricade, il y a de tout ; il y a de la bravoure, de la jeunesse, du point d'honneur, de l'enthousiasme, de l'idéal, de la conviction, de l'acharnement de joueur, et surtout, des intermittences d'espoir...

... Il est certain que, dans la matinée du 6 juin, l'insurrection eut, pendant une heure ou deux, une certaine recrudescence. L'obstination du tocsin de Saint-Merry ranima quelques vellétés. Rue du Poirier, rue des Gravilliers, des barricades s'ébauchèrent. Devant la porte Saint-Martin, un jeune homme, armé d'une carabine, attaqua seul un escadron de cavalerie. A découvert, en plein boulevard, il mit un genou en terre, épaula son arme, tira, tua le chef d'escadron, et se retourna en disant « En voilà encore un qui ne nous fera plus de mal ». Il fut sabré.

vue n°
8

Un enfant de 14 ans — Voir BT Sonore n° 10

*"Rue Saint-Denis, une femme tirait sur la garde municipale...
...une fusillade tout à fait imprévue accueillit un régiment de cuirassiers, en tête duquel marchait le général Cavaignac de Baragne.*

Rue Saint-Denis, une femme tirait sur la garde municipale de derrière une jalousie baissée. On voyait à chaque coup trembler les feuilles de la jalousie. Un enfant de quatorze ans fut arrêté rue de la Cossonnerie avec ses poches pleines de cartouches. Plusieurs postes furent attaqués. A l'entrée de la rue Bertin Poirée, une fusillade très vive et tout à fait imprévue accueillit un régiment de cuirassiers, en tête duquel marchait le général Cavaignac de Baragne.

vue n°
9

Les assiégés — lithographie de Villain (Musée Carnavalet - cliché Bulloz)

"Rue Planche-Mibray, on jeta du haut des toits sur la troupe, de vieux tessons de vaisselle et des ustensiles de ménage...

...On retarda, jusqu'à ce que ces pétilllements fussent étouffés l'attaque des barricades Maubée, de la Chanvrerie et de Saint-Morry afin de n'avoir plus affaire qu'à elles et pouvoir tout finir d'un coup."

Rue Planche-Mibray, on jeta du haut des toits sur la troupe de vieux tessons de vaisselle et des ustensiles de ménage ; mauvais signe ; et quand on rendit compte de ce fait au maréchal Soult, le vieux lieutenant de Napoléon devint rêveur, se rappelant le mot de Suchet à Saragosse : « Nous sommes perdus quand les vieilles femmes nous vident leur pot de chambre sur la tête. »

Ces symptômes généraux qui se manifestaient au moment où l'on croyait l'émeute localisée, cette fièvre de colère qui reprenait le dessus, ces flammèches qui volaient çà et là au-dessus de ces masses profondes de combustible qu'on nomme les faubourgs de Paris, tout cet ensemble inquiéta les chefs militaires. On se hâta d'éteindre ces commencements d'incendie. On retarda, jusqu'à ce que ces pétilllements fussent étouffés, l'attaque des barricades Maubée, de la Chanvrerie et de Saint-Merry, afin de n'avoir plus affaire qu'à elles, et de pouvoir tout finir d'un coup.





vue n°
10

L'espoir dura peu — (Cliché Bulloz) Voir BT Sonore n° 10

*“Des colonnes furent lancées dans les rues en fermentation...
...la stratégie des généraux pouvait se concentrer maintenant sur
les trois ou quatre barricades restées debout.”*

Des colonnes furent lancées dans les rues en fermentation, balayant les grandes, sondant les petites, à droite, à gauche, tantôt avec précaution, et lentement, tantôt au pas de charge. La troupe enfonçait les portes des maisons d'où l'on avait tiré ; en même temps des manœuvres de cavalerie dispersaient les groupes des boulevards. Cette répression ne se fit pas sans rumeur et sans ce fracas tumultueux propre aux chocs d'armée et de peuple...

... L'espoir dura peu ; la lueur s'éclipsa vite. En moins d'une demi-heure, ce qui était dans l'air s'évanouit, ce fut comme un éclair sans foudre, et les insurgés sentirent retomber sur eux cette espèce de chape de plomb que l'indifférence du peuple jette sur les obstinés abandonnés. Le mouvement général qui semblait s'être vaguement dessiné avait avorté ; et l'attention du ministre de la guerre et la stratégie des généraux pouvaient se concentrer maintenant sur les trois ou quatre barricades restées debout...

vue n°
11

Les aboiements des sombres chiens de guerre — Voir BT Sonore n° 10

*“Un nouveau personnage venait d'entrer en scène. C'était une
deuxième bouche à feu...
...Les aboiements des sombres chiens de guerre se répondaient.”*

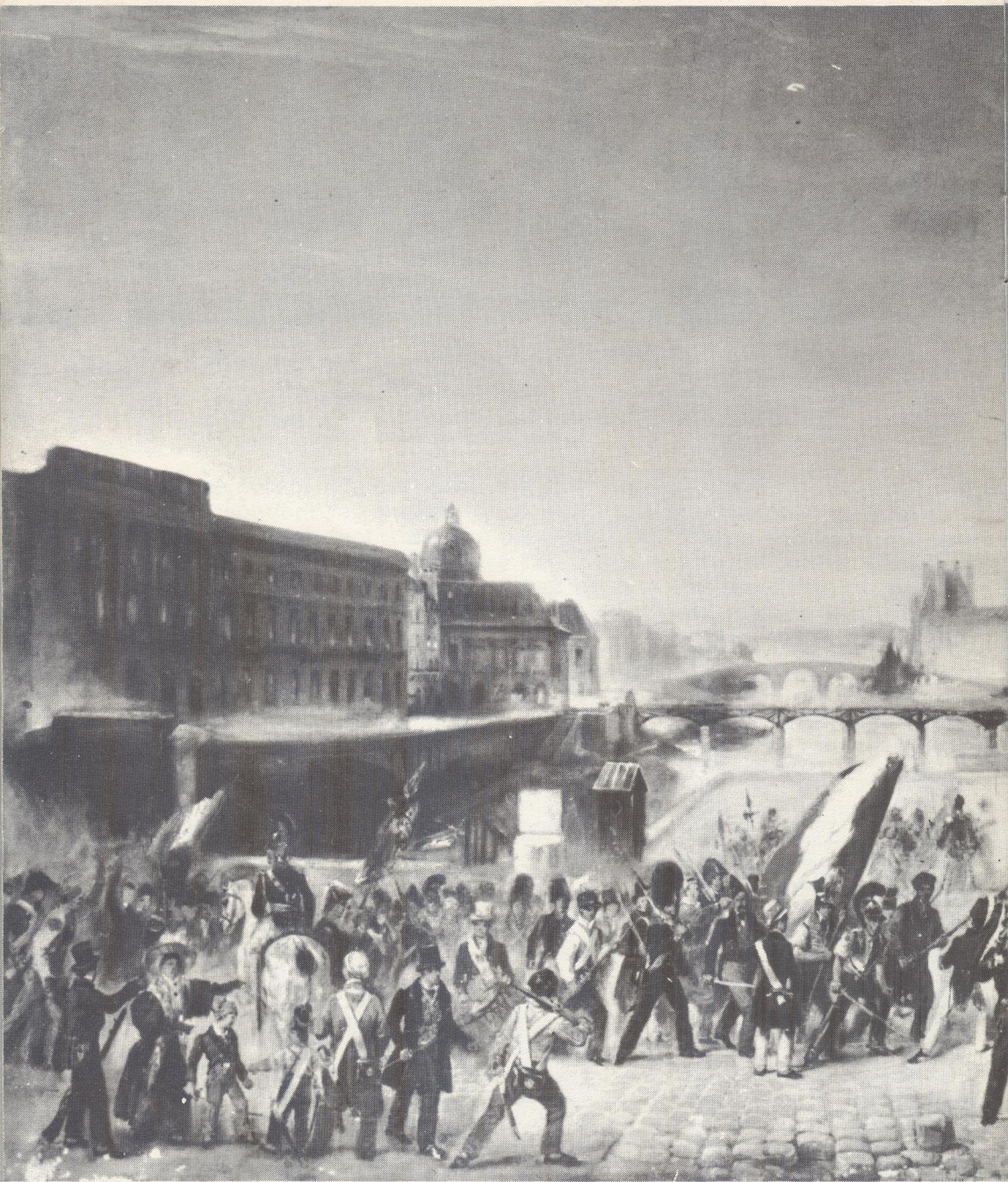
... En effet, un nouveau personnage venait d'entrer en scène. C'était une deuxième bouche à feu. Les artilleurs firent rapidement la manœuvre de force, et mirent cette seconde pièce en batterie près de la première. Ceci ébauchait le dénouement.

Quelques instants après, les deux pièces, vivement servies, tiraient de front contre la redoute ; les feux de peloton de la ligne et de la banlieue soutenaient l'artillerie.

On entendait une autre canonnade à quelque distance. En même temps que deux pièces s'acharnaient sur la redoute de la rue de la Chanvrerie, deux autres bouches à feu, braquées, l'une rue Saint-Denis, l'autre rue Aubry-le-Boucher, criblaient la barricade Saint-Merry. Les quatre canons se faisaient lugubrement écho.

Les aboiements des sombres chiens de la guerre se répondaient.





vue n°
12

"Cela annonçait l'assaut..." — Voir BT Sonore n° 10

*"Des deux pièces qui battaient maintenant la barricade de la rue de la Chanvrerie, l'une tirait à mitraille, l'autre à boulet...
...Cela annonçait l'assaut."*

Des deux pièces qui battaient maintenant la barricade de la rue de la Chanvrerie, l'une tirait à mitraille, l'autre à boulet.



La pièce qui tirait à boulet était pointée un peu haut et le tir était calculé de façon que le boulet frappait le bord extrême de l'arête supérieure de la barricade, l'écrétait, et émiettait les pavés sur les insurgés en éclats de mitraille.

Ce procédé de tir avait pour but d'écarter les combattants du sommet de la redoute, et de les contraindre à se pelotonner dans l'intérieur ; c'est-à-dire que cela annonçait l'assaut.]

L'AVENIR

Pleiade, p. 458 et 1213

Citoyens, vous représentez-vous l'avenir? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations sœurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, pour religion le ciel, Dieu prêtre direct, la conscience humaine devenue l'autel, plus de haines, la fraternité de l'atelier et de l'école, pour pénalité et récompense la notoriété, à tous le travail, pour tous le droit, sur tous la paix, plus de sang versé, plus de guerres, les mères heureuses !

Dompter la matière, c'est le premier pas ; réaliser l'idéal, c'est le second...
... Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, par notre défaite aussi bien que par notre victoire, c'est une révolution que nous allons faire. De même que les incendies éclairent la ville, les révolutions éclairent tout le genre humain. Et quelle révolution ferons-nous ? Je viens de le dire, la révolution du Vrai. Au point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe : la souveraineté de l'homme sur lui-même. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle Liberté. Là où deux ou plusieurs de ces souverainetés s'associent commence l'état. Mais dans cette association il n'y a nulle abdication. Chaque souveraineté concède une certaine quantité d'elle-même pour former le droit commun. Cette quantité est la même pour tous. Cette identité de concession que chacun fait à tous s'appelle Égalité. Le droit commun n'est pas autre chose que la protection de tous rayonnant sur le droit de chacun. Cette protection de tous sur chacun s'appelle la Fraternité. Le point d'intersection de toutes ces souverainetés qui s'agrègent s'appelle la Société. Cette intersection étant une jonction, ce point est un nœud. De là ce qu'on appelle le lien social. Quelques-uns disent contrat social ; ce qui est la même chose, le mot contrat étant étymologiquement formé avec l'idée de lien. Entendons-nous sur l'égalité ; car si la liberté est le sommet, l'égalité est la base. L'égalité, citoyens, ce n'est pas toute la végétation à niveau, une société de grands brins d'herbe et de petits chênes ; un voisinage de jalousies s'entre-châtrant ; c'est, civilement, toutes les aptitudes ayant la même ouverture ; politiquement, tous les votes ayant le même poids ; religieusement, toutes les consciences ayant le même droit. L'Égalité a un organe : l'instruction gratuite et obligatoire. Le droit à l'alphabet, c'est par là qu'il faut commencer. L'école primaire imposée à tous, l'école secondaire offerte à tous, c'est là la loi. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière ! Lumière ! Tout vient de la lumière et tout y retourne.



Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième sera heureux. Alors plus rien de semblable à la vieille histoire ; on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nation à main armée, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, une naissance dans les tyrannies héréditaires, un partage de peuples par congrès, un démembrement par écroulement de dynastie, un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre, sur le pont de l'infini ; on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par la détresse, la misère par le chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On pourrait presque dire : il n'y aura plus d'événements. On sera heureux.

BT
MAGAZINE
SONORE

Littérature

ÉDITIONS
DE L'ÉCOLE
MODERNE
FRANÇAISE
BP 251
CANNES

Sonore

n°10

*Une œuvre
et son paysage*

Victor HUGO

Les Misérables
" Paris
et l'insurrection "

TEXTES DITS
PAR
Michel **BOUQUET**

(Dessin de V. Hugo - Photo Le Seuil)





art enfantin et créations

**PARAIT 5 FOIS PAR AN
avec des suppléments**

Seul témoignage de l'art des
enfants et des adolescents
dans tous les domaines de
l'expression libre

Abonnement :

Art Enfantin et Créations
5 n^{os} + Suppléments 39 F (France)
44 FF (Etranger)

Art Enfantin et Créations
seul - 5 n^{os} 27 F (France)
30 FF (Etranger)

à ICEM BP 251 - 06 406 Cannes
CCP Marseille 11 45 30

